

Quitter son île Entretien avec Daniel Lavoie

Paul Savoie

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

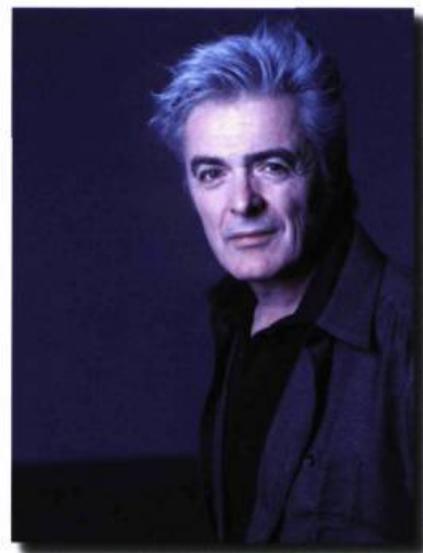
Cite this document

Savoie, P. (2008). Quitter son île : entretien avec Daniel Lavoie. *Liaison*, (139), 27–29.

Quitter son île

Entretien avec Daniel Lavoie

PAUL SAVOIE



PAUL SAVOIE: J'AI UN SOUVENIR ASSEZ LOINTAIN DE TOI. Cela se passait dans la salle de récréation du Collège de Saint-Boniface alors que j'étais surveillant et que tu étais étudiant au secondaire. Je te vois accoté contre ton casier en train de jouer du saxo. Quel rôle avait alors la musique dans ta vie ? Et comment s'est effectué le passage entre un instrument à vent et un clavier ?

Daniel Lavoie: J'ai commencé mes premiers cours de piano quand j'avais 5 ans. J'avais une facilité pour la musique assez évidente mais je détestais les cours formels donnés par une bonne sœur, gentille mais avec un curriculum. Quand je suis arrivé au Collège j'ai rencontré des jeunes qui, comme moi, avaient fait de la musique mais qui trouvaient d'autres débouchés que le côté classique de la chose. Une rencontre fortuite avec un joueur de saxophone m'a fait connaître cet instrument et j'en ai pris le goût. Dave Beart, qui était plus ou moins le chef des Nomads (groupe rock du collège) m'avait dit un jour que, si je trouvais un saxophone, il me prendrait dans son groupe. J'ai vite trouvé un vieux sax usagé dans un des magasins du centre-ville et j'ai appris les huit notes qui me permettraient de faire partie du groupe. Ce fut le début d'une nouvelle vie pour moi. La musique est vite devenue le centre de ma vie, ma motivation pour à peu près tout. Je passais mes week-ends à travailler ou le piano ou le saxophone dans les petites salles de musique de la salle académique alors libres. J'ai joué donc, quelques années, avec les Nomads (Denis Rondeau, Dave Backland, Ziz, Paquin) pour ensuite graduer aux boîtes à chanson de Saint-Boniface, qui sont devenues le 100 Nons. C'est au 100 Nons que j'ai appris mon métier et la chanson en accompagnant des chanteurs. Un nouveau spectacle par semaine. Les chansons à décortiquer et ensuite à apprendre par cœur, et cela en une ou deux répétitions, l'école concentration. Je jouais de plus en plus d'instruments à l'époque. Guitare, batterie, basse, trompette, piano et, bien sûr, sax. Le piano était quand même mon instrument principal et celui que je maîtrisais le mieux. Il a donc pris de plus en plus de place dans mes présences scéniques.

PS: Puis tu as quitté Saint-Boniface pour tenter ta chance dans la grande métropole. Il me semble que tu par-

tageais un appartement sur la rue Laval, à Montréal, avec d'autres franco-manitobains en exil.

DL: J'ai tourné pendant une année avec Ziz et Paquin; puis le groupe, que nous avons formé au collège et avec lequel nous avons décidé de tenter l'aventure au Québec, s'est dissous. Je me suis retrouvé seul au Québec. J'ai pris une job sur un pétrolier et je me suis fait un peu de *cash* avec lequel je suis parti voyager. À mon retour, je suis allé vivre à Montréal où, pour survivre, j'ai commencé à jouer dans des piano bars. Je gagnais bien ma vie et j'apprenais mon métier en même temps. Un soir, dans un restaurant qui s'appelait Le Café St-Jacques, un homme est venu me demander si j'avais des chansons originales dans mon répertoire. Je lui ai dit oui mais pas ici puisque le patron de ce restaurant était un vieux maudit qui ne tolérait pas que je joue autre chose que des chansons connues. J'ai donc invité cet homme chez moi pour lui faire entendre ce que je faisais. C'était Yvan Dufresne, directeur des disques London. Il a aimé mes chansons et m'a proposé un contrat de disque. J'ai donc fait mon premier disque réalisé par Gilles Valiquette, *À court terme*. Il y avait sur ce disque une chanson qui est devenue un de mes classiques, *J'ai quitté mon île*. Pour ce qui est de l'appartement de la rue Laval, c'était bien après. Je faisais alors des shows avec Norman Dugas, qui l'habitait. Cet apart était le haut lieu des rencontres franco-manitobaines. Toute personne qui venait faire son tour à Montréal venait y dormir sur le sofa.

PS: Ce ne fut pas le succès immédiat. N'est-ce pas que tu as dû patienter un peu avant de connaître la gloire ? Au fait, à quel moment as-tu commencé à connaître du succès ?

DL: Effectivement ce disque ne fut ni un grand ni un moyen succès. J'ai fait si peu d'argent pour la compagnie que j'ai été remercié. J'avais pourtant été remarqué par les disques RCA en France et j'avais eu la chance d'aller y enregistrer *J'ai quitté mon île* avec Jean Claude Vanier qui planait sur le succès de *Mélodie Nelson*, qu'il venait de produire avec Gainsbourg.

Mais le succès se faisait attendre. La roue ne voulait pas prendre son élan. Je me suis retrouvé à nouveau sans contrat

de disque et plus d'argent. Mon gérant de l'époque, avec qui j'ai eu bien des déboires plus tard, avait réussi à convaincre quelques personnes qui avaient des sous de mettre un peu de *cash* pour me produire et j'ai pu faire *Berceuse pour un lion*. Disque enregistré pour environ 5000 dollars, ce qui, même en 1975, n'était pas grand chose pour un disque. Je l'ai donc fait seul avec un percussionniste. Ce disque, malgré sa simplicité de moyens, attira beaucoup d'attention et il est même sorti en France chez Pathé Marconi. On y retrouvait *La vérité sur la vérité* et *Dans l'temps des animaux*, qui furent de moyens hits. Encore une fois par contre, les ventes n'étaient pas au rendez-vous. Mais un contrat avec Warners me permit de faire *Nirvana Bleu*, sur lequel il y avait *La danse du smatte*. *Nirvana bleu* marcha très bien autant ici qu'en France et, même si les profits ne furent pas énormes, le téléphone sonnait de plus en plus souvent. Puis, ayant un certain talent pour me tirer dans le pied, j'ai fait *Aigre doux how are you*, mal réalisé et vite écrit. Ce métier ne fait pas de cadeaux et rien ne fut accompli avec ce disque-là.

Mais quand tu veux tu peux, non? Mon gérant et moi avons réussi, je ne sais plus comment, à ramasser 200 000 dollars. Nous sommes allés en Angleterre rencontrer et engager un réalisateur, John Eden, qui venait de se taper un gros hit international. Il est venu au Québec et, avec l'aide de Daniel Deshaime, j'ai écrit et composé toutes les chansons de *Tension Attention*, qui devint en peu de temps un très grand succès, partout en francophonie et même pas mal partout dans les pays de l'Est. J'ai d'ailleurs reçu une lettre d'une fan russe hier qui me disait s'être réveillée avec *Ils s'aiment* à la radio, vingt années plus tard.

PS: Puis ce fut le grand succès international. Ta chanson *Ils s'aiment* a semblé toucher une corde sensible et a rejoint un nombre incroyable de jeunes partout dans le monde francophone. Comment as-tu vécu cette période de grande popularité?

DL: Je suis effectivement passé d'un gars à deux paires de jeans à un artiste élégant et bien habillé. J'étais sollicité partout. Je faisais je l'argent comme de l'eau et ma vie a basculé. Je ne savais pas que le succès voulait dire cela et j'avoue en avoir été presque traumatisé. Je ne m'appartenais plus. C'était à la fois grisant et terrifiant. Un monde irréel avec lequel j'avais beaucoup de difficulté. Cela m'a pris beaucoup de temps à apprivoiser. À apprendre comment prendre du recul.

PS: Comment t'es-tu senti lorsque tu t'es présenté pour la première fois à l'Olympia?

DL: Jouer à l'Olympia était effectivement un grand passage. LA salle de la chanson française. Je me souviens surtout de beaucoup de travail, de fans fous, de foules. Je vivais un rêve. Le grand succès à Paris est une expérience extraordinaire. Cette ville sait te montrer son appréciation de façon chaleureuse et excitante. Les plus belles boîtes, les grands restaurants, le privilège sans fin. Une période à la fois grisante et en même temps passablement troublante pour le petit franco-manitobain de Dunrea que j'étais toujours.

PS: Les chansons de cette période qui m'ont le plus touché furent *Qui sait?* et, pour des raisons évidentes, *Jours*

de plaine. J'apprécie également le très beau film que l'ONF a réalisé à partir de cette dernière chanson, avec les illustrations de Réal Bérard. Parle-moi de la conception, de la réalisation de ce bijou. Y as-tu apporté ton grain de sel? Et puis, tu avais fait appel à d'autres artistes franco-manitobains. Ce fut vraiment un retour aux sources?

DL: Ce film a effectivement une histoire assez cocasse. La productrice m'a poursuivi pendant une année pour que je fasse une chanson sur le fait francophone dans l'ouest pour un film qu'elle voulait faire sur le sujet. Je refusais de le faire car je n'avais pas envie de parler de cela. Puis un jour, après encore un appel téléphonique me demandant de m'y mettre, j'ai simplement mis sur papier comment je ressentais ce fait d'être francophone dans l'ouest. Cela est devenu la chanson à quelques mots près. Comme si j'y avais réfléchi toute l'année, et puis poof! J'avais la chanson. Après c'est effectivement moi qui ai suggéré de prendre Réal pour l'animation. Puis l'idée aussi d'utiliser un chœur de jeunes manitobains pour la réalisation sur disque. Un retour aux sources et en même temps presque une admission de défaite. J'avais compris déjà que le français au Manitoba en tant que culture vivante ne se réaliserait jamais. Je l'ai d'ailleurs eu dans la face en allant en Louisiane dernièrement. Ici, un peuple écrasé et presque assimilé qui est devenu malgré tout une réalité culturelle. Il a sa musique, sa cuisine, sa langue.

PS: Il me semble qu'à une époque, tu étais omniprésent sur la scène francophone mondiale. Et puis ailleurs aussi. J'ai vu une émission à la télé où tu faisais des improvisations avec un pianiste de jazz new-yorkais. Tu as fait le tour des talk shows. Tu as joué dans des films. Et pourtant, il me semble, tu es un type plutôt réservé. Par moments, tu as sûrement trouvé le côté public de la chose quelque peu ardu.

DL: Cela a effectivement pris du temps, mais je m'y suis fait. J'ai pris du recul, j'ai relativisé un peu et j'ai accepté petit à petit ce qui m'arrivait. La paix est revenue dans mon cœur et j'ai retrouvé plaisir à la vie. J'ai commencé à relaxer et, étonnement, j'ai commencé à avoir du fun même dans ce contact continu avec le public.

PS: La période la plus éclatante de ta carrière a été suivie d'une période moins rigolo. As-tu le goût de parler cette période que je qualifierais de « retrait »?

DL: Ce ne fut pas tant un retrait qu'une vacance forcée. J'avais monté une maison de disque avec mon gérant de l'époque et, pour toutes sortes de raisons, conjectures et manque d'expérience, nous nous sommes retrouvés dans une impasse financière extrêmement difficile. Tout, ou presque, ce qui avait été gagné fut perdu. Je travaillais tant à cette époque que je ne suivais pas le jour à jour et un de ces jours j'ai du faire face au fait que rien n'allait plus. Le lien de confiance étant brisé, j'ai décidé de mettre fin à une longue équipée qui m'avait permis de gagner beaucoup et, en bout de ligne, de tout, ou presque, reperdre. J'ai pris le peu de choses qu'il me restait, car on avait vendu les meubles en mon absence, et avec ma femme j'ai recommencé à zéro ou presque.

PS: Puis ensuite tu as pris un autre chemin, celui de la comédie musicale. Est-ce qu'on est venu te chercher pour

jouer dans Notre-Dame de Paris? Qu'as-tu retiré de cette expérience? Il me semble que cela ne ressemble que de loin à celle d'être sur scène, accompagné de tes propres musiciens, en train de chanter tes propres chansons.

DL: Luc Plamondon m'a téléphoné un soir et m'a demandé si je ne voulais pas jouer un curé dans une comédie musicale qu'il terminait avec Richard Cocciante. J'avais depuis quelques temps l'impression de tourner en rond et j'avais envie de tenter autre chose. Donc, après avoir entendu les chansons et les avoir trouvées très belles, j'ai accepté ce rôle. Je pensais que le show ferait un petit mois dans une petite salle à Paris et que je rentrerais chez moi un peu moins pauvre et avec une expérience de plus dans mon sac. Ce fut pourtant le plus grand succès de tous les temps en France, ce qui me permit de me remettre à flot de toutes ces immenses pertes connues avec la fin de ma maison de disque. Ce fut, en plus, extrêmement agréable de connaître la folie du grand triomphe avec, cette fois-ci, le recul et l'expérience. Je peux te dire que jouer soir après soir devant quatre et cinq et huit mille personnes en délire, c'est merveilleux pour un chanteur. Le triomphe et Paris à ses pieds, c'est quelque chose de très grisant pour un bout de temps.

PS: Et puis, maintenant, c'est de nouveau une période de création, de production et de présentation de spectacles. Sens-tu que c'est une période de renouveau ou plutôt une simple suite logique? Je constate que, pour bon nombre d'artistes qui passent leur vie sur scène, il arrive que les moments forts du passé prennent le dessus sur le besoin de se donner de nouvelles balises. Ton public te permet-il d'être un Daniel Lavoie flambant neuf, ou insiste-t-il pour que tu lui serves sans cesse tes grands succès?

DL: Ce qui est le plus difficile, ce n'est pas de devoir refaire les anciens succès. Chanceux celui qui en a à refaire. J'essaye d'imposer mes nouvelles chansons, tout en sachant bien que mes goûts ont changé. Je ne fais plus des choses aussi accessibles qu'avant et je le sais. Je suis en paix avec cela même si parfois je trouve difficile d'accepter qu'on me boude. Je ne suis pas prêt pour autant à tenter de faire des choses qui soient commerciales. Si ça marche tant mieux;

si non, tant pis. J'ai la chance d'avoir gagné assez pour me permettre cette liberté. Pour ce qui est de flambant neuf, non. Je suis un vieux chanteur et personne n'est dupe. Mais j'ai une vingtaine de chansons que ma génération connaît et même trois ou quatre que presque tout le monde connaît. Cela me rend fier. Je trouve que le petit chrisse de Dunrea a quand même fait pas mal de milles depuis son premier contact avec la chanson en classe d'élément latin avec Charles Gagnon.

PS: Tu es rendu à un point dans ta carrière où peux te permettre de jeter un regard sur ce que tu as accompli, sur ce qui t'est arrivé. Es-ce que la carrière que tu as eue ressemble à celle que tu avais envisagée au départ?

DL: La vérité soit dite, je n'avais pas de plan de carrière. J'ai toujours vécu pas mal au jour le jour. Je n'ai jamais fait deux fois le même album et j'ai bien des fois perdu mon public en changeant de direction. J'ai surtout fait ce que j'avais envie de faire; car avant tout j'ai choisi la liberté. Mon seul boss a toujours ou presque été moi-même et, même si je peux être un boss assez exigeant envers moi-même, je fais ce que je veux et j'en accepte les conséquences. J'ai été chanceux dans mes malchances et en bout de ligne ma carrière, qui ne s'est jamais voulue grande, a quand même été fort intéressante. Je ne cherchais pas à devenir une légende et je ne le suis pas devenu. Pas de frustration. J'ai malgré tout réussi à faire quelques chansons qui sont là, vivantes après vingt, trente et même quarante années. *Ils s'aiment* a été votée plusieurs fois en France parmi les 10 grandes chansons de tous les temps et j'en suis fier même si je sais très bien relativiser tout cela. Tout cela est poussière et ça me convient parfaitement. Comme disait Bukowski, «its all just a fart in the wind. And I try to keep upwind.» ■

Paul Savoie est l'auteur d'une trentaine de livres. Il vit à Toronto.

THÉÂTRE DE LA
VIEILLE 17

HIVER-PRINTEMPS 2008

SEMER LE GRAIN POUR RÉCOLTER LES FRUITS

L'Homme invisible/ The Invisible Man

De PATRICE DESBIENS

Berkeley Street Theatre à Toronto
26 au 30 mars et 2 au 6 avril 2008
Centre culturel Frontenac à Kingston
12 avril 2008

Terre d'accueil

D'ESTHER BEAUCHEMIN
et MICHÈLE MATTEAU,

en collaboration avec les membres
de l'équipe de création.

Toronto, 18 et 19 avril 2008
Sudbury, 2 et 3 mai 2008
À La Nouvelle Scène, Ottawa
16 et 17 mai 2008

Le Petit Rocher

De CHANTAL LAVALLÉE,
lecture pulique

À La Nouvelle Scène,
Ottawa
7 juin 2008

WWW.VIEILLE17.CA BILLETTERIE : 613-241-2727 poste 1